

En maternelle, **Trouver le délicat chemin...**

La part du maître dans une production libre : mon regard doit être une aide sans freiner la créativité. Ai-je le droit de suggérer ? Il m'arrive le plus souvent de laisser l'enfant s'exprimer totalement librement. Mon regard « critique » n'intervient qu'après le regard de la classe.

Par contre, dans une production sur un projet, il y a des règles à respecter, ceci représente ma part.

Mais le projet doit être bien en place, ce qui suppose :
un temps de tâtonnement libre et un autre de mise en commun avec critique
le choix des matériaux
de préciser le contenu de la réalisation.

Puis, être là pour aider, pour impulser, trouver le délicat chemin qui nous permettra de construire un projet avec nos idées et celles des enfants. Nous savons tous combien il est difficile que l'enfant s'exprime, participe, s'approprie le projet. Trop souvent j'ai l'impression de prendre une trop grande place.

La mise en valeur des travaux est très importante à tous les niveaux. Pour nous, en maternelle, c'est indispensable. Malgré un local exigu et peu fonctionnel, j'accroche le plus possible les productions même pour quelques heures. Les travaux libres qui ont reçu une bonne critique sont affichés, mais j'affiche aussi tout ce qui me semble important d'être valorisé. Toutes nos productions sont regardées et rangées.

Quand nous travaillons sur un projet, c'est qu'il sera, soit exposé dans la classe, soit communiqué aux parents ou aux correspondants. Dans ce dernier cas, tous les travaux sont communiqués, ce qui incite à soigner sa production.

Les projets, en maternelle, demandent une organisation bien faite, étalée dans le temps pour éviter la lassitude de l'enfant. Si nous réalisons une affiche pour une exposition, chaque enfant travaille librement, puis, nous faisons la critique de chaque travail, cherchons ensemble comment et avec quels matériaux on va le réaliser. Vient dans un deuxième temps la réalisation définitive, bien organisée, avec des règles à respecter.

Dans certaines réalisations, pour ne pas

perdre la trace première de l'enfant qu'il ne peut souvent pas reproduire, je me sers d'agrandisseurs ou de réducteurs. J'ai la chance d'avoir des parents équipés.

En ce qui concerne le figuratif et l'imaginaire, je crois que nous devons avoir le souci d'aider l'enfant à bien prendre conscience de l'un et de l'autre, de l'aider à savoir s'exprimer des deux façons et à conquérir son autonomie, à ce sujet, afin qu'il puisse, selon son désir, choisir l'un ou l'autre mode d'expression. Sans doute faut-il aider l'enfant à développer le moyen d'expression qu'il possède le moins bien. Cependant, il faut qu'il soit alternativement dans des situations différentes, soit de s'exprimer sur un mode choisi par la classe, soit dans le mode qui lui convient.

Annie SOLAS

Je trouve qu'il est effectivement très délicat de « doser » ou simplement de « sentir » quand on doit ou non intervenir. Avec mes élèves de second degré, je m'aperçois, au fil des années, que j'interviens de plus en plus avant toute recherche et toute idée. Ce qui n'exclut pas mes suggestions au niveau de la démarche, c'est-à-dire pendant la création elle-même. Je suis de plus en plus certaine que, chez nos enfants, il faut agir en priorité au niveau des « entrées », entrées qui seront mémorisées, amalgamées, « affectivisées » et... régurgitées ? Ce dernier point n'étant pas toujours ni vérifiable, ni quantifiable.

J. P.

FIGURATIF/IMAGINAIRE

Entre dix et quinze ans, ce qui correspond à nos élèves de collège, c'est la phase réaliste ; dès la sixième, ils ont des exigences très figuratives, voulant dessiner leur chien, le camion américain dernier cri. Réel et imaginaire qui occupaient les dessins des plus petits se sont cloisonnés. Le contexte scolaire aidant (apprentissages fastidieux et peu de travail réellement créatif en primaire), ces enfants se vident de leurs richesses imaginaires et rien n'est fait dans leur vie de tous les jours pour équilibrer les choses : jeux peu inventifs, télévision qui entretient la passivité. Aussi, personnellement, j'axe une grande part de mon travail au réveil de cette richesse enfouie qu'est l'imaginaire. En même temps que cette phase réaliste s'installe chez mes élèves une volonté de savoir-faire quasi photographique qui devient pour eux un critère esthétique. Ainsi, j'ai souvent du mal à leur faire comprendre qu'on a d'autres potentialités qui sommeillent. Certains enfants mettent plusieurs années à réaliser que, par le biais de l'imaginaire, on peut accéder à un autre monde, celui où la création nous offre le pouvoir d'intervenir plastiquement sur le réel (un monde entre rêve et réalité).

En conséquence, je ne refuse en rien ces élans réalistes mais je les accepte comme une phase ou un passage de leur formation. J'aide ceux qui désirent aborder un sujet réaliste. Puis, progressivement, en même temps que se développe leur vue et leur coordination vision et geste, leur mémoire visuelle s'amplifie et s'enrichit de formes, couleurs et matières. Puis, la facture même de ces représentations réalistes va évoluer en se chargeant de sensations et de sentiments.

Ceci a pu être vérifié auprès de trois élèves de trois classes différentes qui avaient choisi de dessiner le même paysage à partir d'une photo. C'est ainsi que le bouillonnement créatif d'une classe joue le rôle de réveil mais aussi de provocateur. Avec des élèves imbibés d'images de véhicules, je suggère souvent d'autres fonds, d'autres couleurs, d'autres décorations et détails. Il faut savoir être patient et ne pas brusquer le fil des événements. Parfois l'introduction d'une technique différente peut amorcer un message différent. Ce qui explique pourquoi je fabrique des jeux suggestifs faisant intervenir le hasard ou un choix qui va enclencher une idée imaginaire. Je n'oublierai pas l'apport des créations des autres : copains et artistes, l'importance de mes suggestions orales ou dessinées (à partir de leur point de départ).

Janine POILLOT